

de ronger son frein en attendant le moment qui devait lui livrer sa victime.

L'irascible batailleur mit à profit ce retard.

Sa langue, nous l'avons dit, était aussi bien affilée que son épée. Cet avantage lui permit, pendant l'absence forcée de Khérueil, d'exercer sa verve caustique contre les nobles convives qui se rendaient à l'appel de Richelieu. L'amphytrion lui-même ne fût pas épargné, et le célèbre cuisinier qu'il avait amené de Gênes servit de prétexte à plus d'une mordante épigramme.

Le duc accueillait les traits malins de M. de Marcieu avec un mystérieux sourire.

On eût dit qu'il avait ses raisons pour ménager le comte, et qu'il le laissait à son aise jouir du succès de ses bons mots, par la pensée que l'avenir lui réservait une vengeance certaine.

Tout en décochant à droite et à gauche les quolibets et les raileries, M. de Marcieu ne négligeait pas ses intérêts d'amour.

Assidu et galant auprès de la marquise, il était aux petits soins pour Athénaïs et cherchant, à force d'amabilités et d'attentions, à obtenir une parole d'encouragement.

Mais si la marquise riait volontiers des saillies spirituelles du comte, si elle se montrait touchée de ses prévenances délicates, il n'en était pas de même de Mlle de Monluc.

Les yeux d'Athénaïs restaient chargés d'une accablante langueur ; rien ne parvenait à chasser le nuage qui pesait sur son front.

Anatole de Khérueil n'avait point encore paru, et toutes les galanteries du comte ne valaient pas pour elle un tendre regard du chevalier.

Cependant les équipages se succédaient rapidement sur la route de Rueil. A chaque instant il en arrivait de nouveaux dans cette habitation princière que le cardinal de Richelieu se plut à embellir.

Depuis long-temps déjà le vieux château n'offrait plus cet aspect austère et sombre que lui avait imprimé son ancien possesseur, comme un reflet de son caractère. Aujourd'hui, la joie élégante des hôtes du maréchal achève la transformation des lieux qui furent chers à son redoutable aïeul.

On cause gaîment, on rit, on parle chasse, modes et festins, là où régnait naguère le silence et la peur. Des propos d'amour, des colloques frivoles, de mystérieux entretiens se tiennent entre murs qui furent témoins de tant de drames lugubres et sanglants.

Quel changement, mon Dieu !

La solitude que remplissait autrefois le sombre génie du cardinal, s'est peuplée d'aimable compagnons. Le mouvement, l'agitation, le bruit ont remplacé le calme terrible de cette formidable demeure. Les carrosses encombrant les cours, les chevaux piaffent d'impatience, les cors jouent des fanfares.

L'asile de la mort, enfin, a pris un air de fête.

A voir tous ces hommes titrés et marquans, toutes ces femmes qui appartiennent aux premières familles du royaume, on peut croire que Rueil a remplacé Versailles, que Louis XV a été détrôné par Richelieu, le roi de France par le roi de la mode.

A l'arrivée du marquis des Aubes, Richelieu donna le signal aux piqueurs.

Une brillante fanfare éclate aussitôt ; la chasse est ouverte.

— Il ne viendra donc pas ? murmura alors M. de Marcieu.

Dans ce moment, un cheval lancé à fond de train, apparaît au loin sur la route, se dirigeant vers le château. En deux minutes, il a franchi l'espace qui lui reste encore à parcourir, et il s'arrête, couvert d'écume, au milieu de la cour.

Un cri joyeux accueille le retardataire, qui n'est autre que notre cadet de Bretagne.

Après avoir salué galamment les dames, échangé un tendre regard avec Athénaïs, et s'être excusé de son retard auprès de Richelieu, le chevalier porte les yeux à droite et à gauche, paraissant chercher quelqu'un.

Le comte de Marcieu s'était rapproché de lui. Il le salue hautement par son nom. Le chevalier se retourne aussitôt.

— Ah ! c'est vous, comte, dit-il.

— Moi-même, qui désespérais presque d'avoir l'honneur de vous voir aujourd'hui.

— Laissez-moi vous dire que cette crainte était bien peu fondée. Le service de S. M. m'a retenu à Versailles jusqu'à ce moment. Une fois libre, je devais m'empresser de me rendre à l'invitation du maréchal-duc, et me voici.

Le comte se pencha à l'oreille du chevalier.

— Tout à l'heure, pendant que la chasse absorbera l'attention de tout le monde, nous nous rejoindrons à l'extrémité du parc, près du fourré que cotoie le sentier qui mène à Saint-Germain.

— J'y serai, répondit Khérueil à voix basse.

— Cette fois je te tiens, et tu ne m'échapperas pas, murmura le comte, en se séparant de son rival.

Mais déjà, en entendant le signal du départ, les élégantes amazones, s'appuyant au bras de leurs cavaliers, se sont élancées à cheval ; déjà les carrosses ont reçu les dames qui, moins jeunes ou plus prudentes, redoutent les inconvénients d'une course rapide à travers la forêt.

Ce sont : la gracieuse duchesse d'Anceuil, la marquise de Maignon, dont Vanloo nous a laissé un si charmant portrait ; la blonde maréchale de Boufflers, qui vient courre le daim pour se consoler de son veuvage ; la piquante duchesse de Mailly, dont le nom rappelle les plus beaux yeux noirs et les scènes mystérieuses du Parc-au-Cerf ; la vicomtesse de Pierre-Feu, dame du palais ; la duchesse de Luynes, dame d'honneur de la reine ; la présidente de Mersan, puis la duchesse d'Antin, la comtesse de Remy, Mmes de Montauban, de Rupelmonde, de Bouzols, etc., etc.

Dès que la fanfare a retenti, équipages et cavaliers s'ébranlent à la fois : la chasse commence.

Cependant Richelieu avait accaparé le marquis des Aubes, depuis son arrivée. Il avait eu avec lui un assez long entretien. Le duc ne quitta son interlocuteur que pour se rapprocher du carrosse où se trouvaient la marquise de Monluc et sa fille, qui venait de jeter de son côté un regard suppliant.

Après quelques phrases banales de politesses échangées entre la marquise et le maréchal, celui-ci se présenta à la portière opposée où se trouvait Athénaïs.

La jeune fille eut l'air d'écouter les galanteries de Richelieu et d'y répondre ; mais elle sut bien lui dire sans que sa mère l'entendit :

— Monsieur le duc, surveillez-les. Le comte et le chevalier se sont parlé tout bas. Il vont se battre, c'est sûr.

— Tranquillisez-vous, mon enfant, reprit Richelieu avec bonté.

— Jusqu'à ce jour, vous le savez, reprit Athénaïs, j'ai été calme et tranquille, car le service du chevalier l'empêchait de se rencontrer avec son rival. Mais il vient de quitter Versailles... et il est accouru à Rueil pour provoquer le comte...

— Allons ! allons ! votre petite tête bat la campagne. Je connais le motif de leur querelle ; il est si futile, que vraiment il ne fallait pas trois jours d'absence pour les calmer l'un et l'autre.